

## Introduction

Extrait du recueil « Trace »

Dr. Ado HUYGENS



« Pourquoi y a-t-il quelque chose et pourtant toujours *Rien* ? »

*Questionnement clinique en résonance-dissonance  
heideggérienne, artistique, japonaise*

Questionner « une phénoménologie du soin » me convoque à laisser-se-présentifier les multiples esquisses qui se donnent inlassablement depuis ce jour de 1982 où se déploya un premier accompagnement thérapeutique. Encore faut-il s'entendre sur ce que recoupe la notion de « soin ». Le CNRTL en confirme toute la plurivocité.

Un doctorat et une agrégation en psychologie clinique soutenus par une formation continue et éclectique en philosophie et en divers courants psychothérapeutiques peuvent-ils donner accès au « soigner » ? Si oui, ne s'agirait-t-il pas plutôt d'un « soin » prodigué sous les auspices de la  $\psi\upsilon\chi\eta$  ? Puis-je m'hasarder dans une phénoménologie de la  $\psi\upsilon\chi\eta$ , une phénoménologie de *l'inapparent*, de l'illusion – *cette erreur portée par un désir* -, soulignerait Kant, relevant dès lors plutôt de la pensée que de la connaissance ? Débat sempiternel entre croyance et savoir, réalité et imaginaire, entre ce dont je suis certain et, selon Pascal, « l'océan d'incertitudes » qui m'encerclé et m'emporte dans ses tourbillons.

Tout au long de ces quarante dernières années, le ministère de la santé a tranché en forçant le trait de la connaissance scientifique (le sensible, prouvable et démontrable) et de son lot de protocoles et catégorisations pour gommer purement et simplement la dimension suprasensible.

Or, elle m'a toujours semblé essentielle. Ne serait-ce là que la confirmation d'une tendance humaine à l'imagination, soulignée par Hume, qui me porterait plus volontiers vers ce qui n'a pas à être démontré ?

La rencontre du Pr. Maldiney en 1978, mes séjours à Vézelin, les échanges avec son épouse Elsa, la mise en chantier d'une thèse à leurs côtés permirent peu à peu de méta-stabiliser des intuitions débridées, de poser des amers dans un errer fourvoyant et d'ouvrir une voie vacillante au penseur de *Meßkirch*. De l'errance à l'itinérance...

Les nombreuses impasses thérapeutiques se métamorphosèrent en un cheminement expérientiel de co-présence qu'amorça non pas la pensée heideggerienne d'« Être et Temps » ou de « Temps et Être », mais le fondement de son virage et l'intonation-résonance-dissonance à ce que « penser » sous-tend, à ces inflexions cycloniques qui balaient toute forme de vérité apodictique. Le règne despotique de l'*ousia* s'effondra. Se profila un cheminement tant périlleux qu'hasardeux : de la conscience à l'éveil.



A force de m'intonner jour après jour à cette pensée qui pâtit inévitablement des vécus douloureux d'une vie et d'une époque désastreuse, l'imperceptible et irréductible transformation de ma matrice d'intelligibilité devint inévitable. Egarements (*Irre*) et erreurs (*Irrtum*) – les siens, les miens, les nôtres, ceux de l'histoire – nourrissent une méditation qui controuve un  $\eta\theta\omicron\varsigma$ , un comportement éthique d'un genre nouveau, à savoir « *la tenue d'un séjour approprié de l'homme au cœur de l'étant* ».

2 - Pourquoi y a-t-il quelque chose et pourtant toujours rien ? – Ado

Cette pensée ébranle l'intimité du lecteur-penseur en l'invitant à méditer l'écoute, le silence et sa passibilité (*Leidenschaft – το παθειν*), voire « transpassibilité »<sup>1</sup> d'une donation/refus « im-prévisible » : l'ondoieusement < venir en présence / s'absenter > de l'estre (*Seyn*) ? Cela nécessite de s'y tenir éveillé inintentionnellement tel *wei / wuwei* (*Bewegung / Gelassenheit / Inständigkeit*). Cette pensée témoigne enfin d'un péril ambiant (*Gefahr*) qui s'avère d'autant plus dévastateur que l'homme ne le perçoit pas : la *Seinsverlassenheit*, l'abandon de l'étant par l'Être.

Quelle pensée ! d'autant plus troublante qu'elle se révolutionne au fil des années pour, *in fine*, enjoindre le penseur / clinicien à une dessaisie de soi qui amorce une transmutation, une conversion (*Verwindung*) non seulement de la volonté de puissance (*Wille zur Macht*) en celle du retrait (*W. der Verhaltenheit*) menant à une décantation méditative (*W. zur Besinnung*), mais aussi de toute forme de volonté en *Stille Nüchternheit*, en paisible sobriété, en une vacuité apaisée d'où peut sourdre, entendu, le silence de l'Être.

En filigrane :  
ensō (再相), encre de l'auteur

Cette pensée demeure-t-elle intelligible tant elle est dynamique et protéiforme, déployant matinalement la présence à partir « du sens de l'être » (*Sinn des Seins*) pour tardivement la comprendre à partir « d'une topologie de l'Être » (*Topologie des Seins*) en passant par « la vérité de l'Être » (*Wahrheit des Seins*) ? Pourquoi s'encombrer d'une telle pensée jugée par d'aucuns absconse ? Serait-ce parce que sa manière de forger un vocabulaire plus précis de la présence<sup>2</sup> nous permet de situer autre part, autrement, souffrances et impuissances humaines : nous intonner à une humanité désestrée. S'inaugure un seuil d'une clinique qui en appelle à une méditation du sens, de la vérité et des croyances qui nous aiguillent vers une topologie alternative du soin.

---

<sup>1</sup> : MALDINEY Henri, *Penser l'homme et la folie*, Millon, 1991, « de la transpassibilité », p.361 à 425. Dans le sillage de la transpassibilité s'invite la transpossibilité.

<sup>2</sup> : – de l'*Anwesende* vers *Anwesenheit* et l'*Anwesen – es gibt* – délaissant ainsi petit à petit la notion de présence substantielle, invariante et stable (ousiologique ουσια) pour habiter le site de la donation, nous rappelant la pensée nishidienne de « *bashō* ».

Par ailleurs, nous n'oublions pas que cette pensée s'origine d'un homme subjugué par l'idéologie d'une révolution national-socialiste, jugée indispensable pour redonner à l'Allemagne, à son peuple et à sa langue toute la puissance et le lustre qui leur reviennent. Il imposa aux étudiants de l'Université de Fribourg une rigueur et discipline intellectuelles et corporelles qui les assignaient également à un travail collectif pour participer à la splendeur du Reich, et ce, dans la droite ligne des S.A. dirigées par Röhm jusqu'à son assassinat le 1 juillet 34, Heidegger démissionnant le 23 avril de la même année.

Demeurent inacceptables à tout le moins sa passivité, son indifférence, voire son adhésion tacite à la réification et extermination du peuple juif : un aveuglement d'autant plus questionnant, impensable, inadmissible pour un tel penseur, éveilleur ! S'il ne fit jamais son « *mea culpa* », se pourrait-il que l'éprouvé de son fourvoiement ait infligé à sa pensée tardive ce tournant, ce virage énigmatique qui la mena vers cette oscillation d' *Ereignis* / *Enteignis* que nous approfondirons dans l'essai à venir. (cf. à la fin de ce texte certaines publications entre 36 et 49)

Son égarement nous intime aussi la nécessité de laisser irrémédiablement pulser en nous tant un doute fondamental et *fondateur* qu'une vigilance de chaque instant. Ne sommes-nous pas nous-mêmes en train de nous fourvoyer ? Je laisserai résonner / dissoner le contrepoint habermassien.

Aiguisé par Husserl, acéré par Heidegger, mon regard clinique sur le monde de la vie (*Lebenswelt*) et son « *vacillement pathique* » n'aurait pu prendre *chair* sans l'évènement de l'art, sans ce voyage esthétique où s'incarnent des sensations *impossibles* qui souvent se traduisent en souffrances indicibles chez celles et ceux qui viennent me rencontrer aujourd'hui. S'amorce une conversion du regard qui accueille l'abysse.

Ce qui est la racine de la culture, c'est que la civilisation qui est la nôtre...  
laisse l'homme seul en face de son destin et du sens de sa vie. Et ce qu'on  
appelle la culture, c'est l'ensemble des réponses mystérieuses que peut se  
faire un homme lorsqu'il regarde dans une glace ce que sera son visage de  
mort.

André MALRAUX

La position plutôt tranchée et tranchante d'Henri Maldiney m'incite à ne pas enfermer l'art dans un style, un courant, une limite, quelle qu'elle soit. Se laisser surprendre, devenir passible de ce que l'artiste met en présence/absence, peu importe le comment, le où, le pourquoi de la donation. Ne pas chercher – dans un premier temps - à comprendre, à saisir, à catégoriser, à aimer ou rejeter ? Être-au le-là<sup>3</sup> de la donation !

Est-ce seulement possible de ne pas juger ? Quelles en seraient les conditions de possibilité ? Quel transcendentalisme le site de l'art pourrait-il exiger ? Y aurait-il des conséquences socio-politiques lorsque l'art, dans le prolongement de l'homme moderne, fait voler en éclat l'ουσια, un invariant référent substantiel qui permet de définir ce que serait l'art, et les limites au-delà de laquelle il ne serait plus ?

Les inférences socialement souhaitables, voire nécessaires du devenir humain pourraient-elles se craqueler en accueillant cette libre étendue ?



En guise d'esquisse de réponse, se soumettre au tout-autre, au choc des cultures.

Mineko Iguchi Sama dansant *Urayasu No Mai* – Photo de l'auteur

C'est par sa musique ancienne et non par ses estampes que se dévoile le Japon, soutint Malraux en découvrant le *Gagaku*. C'est par la voie du thé – *Chadô*<sup>4</sup> – que j'entrevis en 1994 le tori-i (鳥居) de l'univers nippon.

---

<sup>3</sup> : Cette formulation audacieuse « Être-au le-là » peut prêter à confusion et exigera une explicitation ultérieure.

<sup>4</sup> : Cf. 1.2.3. : *La cérémonie du thé, Chanoyu* in HUYGENS Ado, *Penser l'existence, exister la pensée*, Encre Marine, 2008, p.175 à 179

Ce portail révéla sa mystérieuse sacralité en rencontrant les maîtres du *Gagaku* **Iguchi** Yoichiro et Mineko Sama de *Kitanodai Gagaku Ensemble* et **Anzai** Shogô Sensei de la Cour Impériale. Expérience inouïe que celle où se révèle dans la gestuelle du maître la différence entre une simple mimétique gesticulante et la donation d'une présence qui n'est pas sienne, entre un son que le musicien arrache de l'instrument et une vibration événementielle : irruption-effraction du « *Lassen* », du « *wei-wuwei* », entrelacs *imaginaire*, toutefois ressenti du sensible et du suprasensible. Il ne s'agit pas, précise Anzai Sensei, « *d'y mettre du sentiment, mais de faire corps avec la note.* »

Proposer, au terme de dix années de cheminement, une soirée qui permit aux occidentaux d'entrer en résonance avec le *Gagaku* a exigé du « soi » une écoute de l'altérité jusqu'au point critique de la *kénose* du « soi ». Quelle richesse que celle d'être traversé *expérieniellement* par une tradition, une culture, une pensée incarnées par des êtres de chair qui partagent un cheminement *fondativement* différent par lequel affleure le fond abyssal de la rencontre.

« *Alors que tout ce que j'aimais s'était évanoui à cause de deux AVC, mon mari me téléphona pour que j'allume la radio. J'étais devenue totalement indifférente au monde lorsque soudain je suis revenue à la vie en écoutant Glenn Gould jouer « le Clavier bien tempéré » de Bach. Gould joue comme s'il priait, en lien direct avec Dieu....* »

*Femme russe*

*Reportage Arte : Glenn Gould, Au-delà du temps*

Glenn Gould, un être différent... Tel un virus, la différence infiltra sournoisement mon logiciel de vie, s'apparentant peu à peu à une architectonique de seuils et de marges. (*Kurt Schwitters – Merzbau*)

Que se passe-t-il chez ceux pour qui tant l'ουσια (ce qui est l'invariant) que les κατηγορια (les catégories, les classements) passent à un autre plan, lorsque ce qui est évident pour chacun ne l'est pas pour eux ?

La majorité des patients que je rencontre depuis des années a reçu l'étiquette de « haut potentiel », d'« hypersensibilité émotionnelle », d'« inadaptabilité sociale », d'« instabilité bipolaire », de « mélancolique », d'« Asperger ou trouble du spectre autistique », et s'il s'agissait, pour d'aucuns, en reprenant une proposition heideggerienne, d'une sensation précoce de « *Bodenlosigkeit* », d'une sensation précoce, non identifiée, que le fond solide, fiable, le sol immuable, rassurant institué par les codes sociétaux et sur lequel ils avaient fondé – malgré eux - leur vie n'en était pas un (*Ungrund : sans-fond, non-fond*).

Néanmoins, bien que ces fondements solides et fondamentaux pour le commun des mortels leur semblent très clairement inconsistants, ils ne peuvent pas pour autant se fonder sur ce qu'ils intuitionnent : une absence de fond ou, plus justement, un fond qui, ne faisant fond que très profondément, devient abyssal (*Abgrund-fond abyssal*), inatteignable. Perdus et démunis, ils finissent, désespérés, par adhérer à des fonds qui n'en sont pas ou par errer dans l'inane. Le cheminement leur permettra, pas à pas, de créer enfin des fonds provisoires qui, loin d'obturer le fond abyssal, leur en ouvriront le séjour.

*« Essayer de vous convaincre de la futilité qu'il y a à vivre en tenant compte de trop près des conseils d'autrui... Il y a le vaste arrière-plan de la négation qui débouche sur un champ immense de possibles, et qu'il faut explorer sans relâche. C'est lui qui est la source d'où surgit l'idée créatrice. »* Glen GOULD (Ed. Laffont, 2019)

Qu'en est-il du « Rien », de cette « différence », de cet abysse, de cet « ébranlement de l'étant »? Qu'en est-il de l'être / l'Être / l'estre, du sens, de la présence de ce qui est / n'est pas ? Y a-t-il un sens dans la vie ?

Qui sommes-nous, que sommes-nous, se demande Pascal, « *entre l'infini et le néant ? ... Disproportionné !* »

Prolégomènes audacieux, questions surprenantes, voire pour nombre d'entre-vous, inévitablement insensés. Comment partager cette lente métamorphose, presque imperceptible, de ma pratique psychothérapeutique en une topologie singulière de la rencontre où l'éprouver du penser, de l'œuvrer artistique et de l'altérité extrême-orientale a déconstruit les catégories, protocoles, explications psychologiques pour simplement pouvoir, au jour d'un dialogue de ces vécus, accueillir une différence atypique chez des personnes qui, tout en ne souffrant aucun soin nomenclaturé, espèrent désespérément « un je ne sais quoi », plus proche du « Rien » que du « quelque chose », un quelque chose aux allures d'un « Rien » ? Comment partager si ce n'est en donnant, dans l'essai, la parole à celles et ceux qui se confrontent à ces impasses singulière

---

L'évolution du cerveau humain a permis le développement de deux dimensions fondamentales, à première vue, incompatibles et conflictuelles, mais dont l'harmonisation s'avère une des clefs essentielles à la sauvegarde de l'espèce humaine : l'imaginaire et la raison.

Or, l'histoire, faut-il le préciser, témoigne combien c'est le clivage, la diabolisation, l'amalgame ou l'*hyperbolisation* de l'un ou de l'autre qui pousse l'homme aux extrêmes immodérés et suicidaires.

Immergé dans le réel, confronté à ses exigences, il y a cet étant vivant, doué d'une intelligence-sensibilité aux prétentions illimitées qui, au cœur de l'étant et des étants, va réagir aux aléas de la vie en s'appuyant plus ou moins radicalement tantôt sur la connaissance, le principe de raison, la science, la logique et la vérité aristotéliennes, tantôt sur l'imaginaire,



l'intuition, le mythe, les croyances, les sensations et ses constructions mentales non étayées.

La première direction – plutôt horizontale -, associée au progrès et à l'inéluctable évolution, deviendra rapidement hégémonique, dictant sa loi urbi et orbi. Cet *Homo Rationalis* va conquérir, coloniser la planète et pratiquer sans vergogne l'inclusion / exclusion, ramenant toute chose y compris lui-même au mesurable, aux stratégies manipulatoires, à l'efficacité immédiate pour finir par se considérer en dehors d'une nature qu'il se doit de dominer, maîtriser et exploiter. La volonté de puissance qui s'empare de lui n'a qu'un objet, la puissance elle-même à la puissance infinie, tournée vers l'étant. Tout devient possible et, sinon acceptable, du moins toléré. L'imaginaire s'inféode à la logique implacable de considérations économiques. Les contingences se contrôlent. La fonction symbolique s'essouffle ou se paupérise. La question de la sécularisation de la connaissance pénètre par effraction dans la sphère publique.

Aux antipodes, dimension plutôt verticale - fleurissent des propositions plus surprenantes, farfelues, insondables les unes que les autres, non forcément dénuées d'intérêt, s'avérant quelques fois paradoxalement fondamentales, visionnaires. Elles peuvent malheureusement aussi être une machination d'autant plus manipulatrice qu'elles profitent de la précarité et vulnérabilité d'aucuns pour les plonger dans un irréversible anéantissement. La fonction symbolique s'emballe et fait symbole de tout signe, comme feu de tout bois. La volonté de puissance de ces « gourous » n'a pas de limite et, sous des allures souvent spirituelles, ces derniers n'en visent pas moins tout autant l'étant : richesse et pouvoir.

A la binarité, privilégions la multipolarité : une harmonisation, une *voie du milieu* (*Nagarjuna*) serait-elle envisageable ? Où nous conduirait-elle ?

- vers un sens, certes, mais deviendrait-il une vérité absolue sur laquelle nous pourrions nous appuyer une fois pour toute ?
- vers une *vacuité* ?
- vers une *méta-stabilité* ?

Y aurait-il d'autres voies comme celle de la *métanoétique* de Hajime Tanabe ?

Voie alternative, complémentaire qu'entre autres j'ai empruntée : le cheminement et la translation cliniques de la *Daseinsanalytik*. Celui qui emprunte cette voie – sous le couvert ou non de la *Daseinsanalyse*, en tant que ou non *Daseinsanalytiste* – n'en voit jamais la fin ; s'impose une remise en question permanente qui fait brèche dans la mienneté, l'altérité, la langue, la pensée, laissant sourdre une *Seinsverständnis*, laquelle peut, au détour de méandres tortueux et tentaculaires, supputer l'*Ereignung* de l'Être et de l'homme : Da-sein.<sup>5</sup>

*Das Da-sein ist ereignet im Seyn als die  
Gründung der Wächterschaft dieser Stille. 406*

Dois-je préciser que mon questionnement de ce que Heidegger nomme l'Être n'est pas conditionné par l'exigence académique ou une adhésion à la *Daseinsanalytik*, mais répond à un appel intime dont cette pensée se fait, en partie, l'écho ; un appel à questionner ma sensation que le propre de l'homme est de ne pas s'en tenir uniquement à ce qui relève de l'étant.

---

<sup>5</sup> : HEIDEGGER Martin, *-Besinnung*, GA. 66, § 90 *Ereignung und Stimmung* et suivant. *-Beiträge zur Philosophie*, GA.65 § 168 p.293 : « *Da-sein heißt Er-eignung im Ereignis als dem Wesen des Seyns. Aber nur auf dem Grunde des Da-seins kommt das Seyn zur Wahrheit...* » Cet extrait témoigne que l'homme ne s'ouvre au *Da* que lors de l'avènement de l'évènement transpropriant que constitue l'essence de l'estre se donnant mais que, parallèlement, l'estre lui-même n'accède à sa vérité qu'à partir de la fondation du *Da-sein*. L'un et l'autre se transproprient l'un, l'autre. Quel virage heideggérien que ce texte de 36-38 alors qu'en 1927, dans *Sein und Zeit*, il écrit au §28 p.133 « *Die ontisch bildliche Rede vom lumen naturale im Menschen meint nichts anderes als die existenzial-ontologische Struktur dieses Seienden, daß es ist in der Weise, sein Da zu sein. Es ist „erleuchtet“, besagt : an ihm selbst als In-der-Welt-sein gelichtet, nicht durch ein anderes, Seiendes, sondern so, daß es selbst die Lichtung ist... Das Dasein bringt sein Da von Hause aus mit... Nur Das Dasein ist seine Erschlossenheit.* » Il s'agit bien d'un virage puisque, dans ce premier commencement, Heidegger nomme l'homme *Dasein* ; il est lui-même éclaircie, sa propre ouverture et il apporte avec lui nativement son « le-là », lui permettant ainsi d'établir une relation intonnée (*Gestimmt*) avec l'étant, d'où cette signification heideggérienne très singulière donnée au comprendre comme toujours intonné (*Verstehen ist immer gestimmtes § 31, p.142*).

J'ai vécu le passage de *Dasein* à *Da-sein*, au cours de ces 40 dernières années, comme celui d'une dissonance larvée vers une résonance révélatrice d'une langue vernaculaire étrangement dévoilante, vibratoire.

Malgré de nombreuses lectures, de la fin des années septante jusqu'au début des années deux mille, je demeure principalement en lien avec la pensée matinale d'Heidegger, car les enseignements *daseinsanalytiques* se cantonnent essentiellement à « *Être et Temps* ». S'élève néanmoins une voix originale, bien trop peu entendue, celle du Pr. Bernard Stevens dont nos rencontres amicales ininterrompues ont vivifié ce dialogue entre le penseur de la forêt noire et l'école de Kyoto : Nishida, Nishitani, ...

Si cette première œuvre de 1927 est magistrale, inaugurale, innovatrice, inspirante, bouleversante, elle offre néanmoins, à mes yeux, une place encore trop prépondérante à l'homme-*Dasein* dans la mesure où il est d'emblée ouverture à l'Être ; il est son « *le-là* ». Certes, *l'ego cogitans*, l'homme-sujet inféodé à l'étant est remis en question ; certes, il traverse l'épreuve d'une *Verfallung* inévitable. Toutefois, jouissant du privilège institué par sa singularité d'humain à être transcendentale ouvert à l'ouverture de l'être, sa précarité existentielle n'est pas assez mise en exergue pour comprendre son inexorable précarité existentielle.

En 1989, la lecture approfondie et la méditation de « *Lettre sur l'humanisme* » jouera le rôle évènementiel de charnière non seulement dans ma compréhension du saut entre sa pensée matinale et celle plus tardive<sup>6</sup>, mais aussi entre sa pensée et la mienne, en gestation.

---

<sup>6</sup> : HEIDEGGER Martin, *Lettre sur l'humanisme, Ueber Humanismus*, 1946, Ed. Bilingue Aubier, 1989 (GA 9): « *Der Mensch ist nicht der Herr des Seienden. Der Mensch ist der Hirt des Seins.* » p.108 ... « *L' homme n' est pas le maître de l' étant. L' homme est le berger de l' Être* » p.109 « *die Sache des Denkens ist nicht dadurch erreicht, daß nun ein Gerede über «die Wahrheit des Seins» und über die «Seinsgeschichte» auf die Bahn gebracht wird. Alles liegt einzig daran, daß die Wahrheit des Seins zur Sprache komme und daß das Denken in diese Sprache gelange. Vielleicht verlangt dann die Sprache weit weniger das überstürzte Aussprechen als vielmehr das rechte Schweigen.* » p.112

Pourquoi ces quelques mots amorcent-ils abruptement une rupture : « *la libération du langage des liens de la grammaire, en vue d' une articulation plus originelle de ses éléments est réservée à la pensée et à la poésie, ... la pensée est l'engagement par et pour la vérité de l'Être* »<sup>7</sup> et m'ouvrent enfin à l'appel d'Hadot : « *"Nous ne savons plus lire, c'est-à-dire nous arrêter, nous libérer de nos soucis, revenir à nous-mêmes, laisser de côté nos recherches de subtilité et d'originalité, méditer calmement, ruminer, laisser les textes nous parler... C'est un exercice spirituel, un des plus difficiles"* »<sup>8</sup> ? Au-delà d'articuler, la « *lettre sur l'humanisme* » suscita un éveil. Je me devais de ré-arpenner le chemin ; synchrone, une voix s'éleva, celle du Pr. Françoise Dastur.

Pourquoi ouvrons-nous un livre... de philosophie ? Quelle relation entretenons-nous avec les mots que nous lisons ? Comment les associons-nous ? De ma lecture de Heidegger en 1977 en vue de l'examen du Pr. de Waehlsens ou dans les années quatre-vingt avec le Pr. Jonckheere lors des séminaires de phénoménologie clinique aux années deux-mille pour me préparer aux conférences d'éminents exégètes et à mes propres cours, il y eut rupture, puis saut.

Vient un moment où le clinicien se libère de ce danger de coaguler le sens du « dire » heideggérien, nishidien... pour laisser infuser leur pensée jusqu'au point critique où s'annonce silencieusement un signe. Si la quête de vérité s'avère essentielle, elle devient celle du graal lorsqu'elle concerne l'humain, la culture, l'œuvre d'art dans la mesure où ils ne se réduisent pas à de l'étantité.

---

« *l'objet de la pensée n'est pas atteint du fait qu'on met en train un bavardage sur « la vérité de l'Être » et sur l' « histoire de l' Être ». Ce qui compte, c'est uniquement que la vérité de l' Être vienne au langage et que la pensée atteigne à ce langage. Peut-être alors le langage exige-t-il beaucoup moins l' expression précipitée qu'un juste silence.* » p.113

<sup>7</sup> : HEIDEGGER Martin, Ibidem : « Die Befreiung der Sprache aus der Grammatik in ein ursprünglicheres Wesensgefüge ist dem Denken und Dichten aufbehalten... Das Denken ist l'engagement durch und für die Wahrheit des Seins. » p.28-29

<sup>8</sup> : HADOT Pierre, *Exercices spirituels et philosophie antique*, 1993, Albin Michel, 2002, p.73

S'agit-il dès lors d'apprendre, de comprendre ou de s'éveiller à une pensée telle celle de Heidegger ou Nishida qui ne souffre aucune maîtrise ? Que dire de ces interprétations grandiloquentes ou à l'emporte-pièce, aux allures d'élucidation, s'arrogeant la vérité absolue ? La prudence et l'humilité sont de rigueur, *a fortiori* pour un clinicien : laisser les mots devenir paroles en les écoutant dans leur langue propre ; les croiser avec d'autres auteurs ; en percevoir le silence ; demeurer passible...

Lorsque Heidegger décide de partager sa pensée de l'Être en dehors de l'étant<sup>9</sup>, au fil et dans l'écart de cette pensée, de l'éprouver d'un « il y a l'Être – *es gibt Sein* »<sup>10</sup>, je forge en 2002 le terme de transconcept<sup>11</sup> pour nommer ce nom/concept qui ne s'épuise en aucune définition, ne s'associe à aucune réalité tangible. L'Être n'est jamais présent, - seul l'étant est présent -, pourtant il se donne. Le transconcept – *l'Être, le Tao, khora, zettaimu no basho*<sup>12</sup>, *logos*,... – en appelle à nous laisser nous intonner à ce mode paradoxal de donation, celui qui ne relève pas de l'étant. Je développerai dans l'essai à venir la dimension d'une « *topologie trans-conceptuelle*© » en tant que lieu pathique & gnosique que chaque personne devrait pouvoir instaurer pour traverser ses impasses.


---

<sup>9</sup> : cf HEIDEGGER Martin, GA65, § 2, alinéa 3

<sup>10</sup> : cf HEIDEGGER Martin, *Lettre sur l'humanisme*, Op.cit. p. 86 à 93

<sup>11</sup> : HUYGENS Ado, *Exister la pensée, penser l'existence*, Encre Marine, 2008, p.262 : *Le trans-concept, ni concept empirique, ni concept pur, est un mot que nous pouvons comprendre sans pour autant le saisir, un mot qui abrite plus qu'il ne dévoile, auquel nous nous intonnons sans pouvoir le posséder, une parole qui s'écoute et ne se profère pas, une esquisse de sens qui se dérobe au moindre thème... Le tournant heideggérien qui s'amorça dès les années trente ne serait-il pas cette mutation du concept en trans-concept... « Denken » n'est plus compris comme un enfermement du phénomène dans le règne de l'étant calculable et analysable mais devient un « Danken », une capacité, au jour d'une déconstruction continue de la logique et des évidences, d'accueillir ce qui apparaît, une capacité d'être réceptif, transpassible pour, in fine, transpossibiliser l'impossible : « ~~l'être ensemble~~ ». (Je biffe aujourd'hui « être ensemble » pour questionner ce qui demeure à transpossibiliser.)*

<sup>12</sup> : Le lieu du néant absolu. (TREMBLAY Jacynthe, *Le lexique philosophique de Nishida Kitaro*, Chisokudo, 2020)

Au-delà d'une lecture cognitive, entrer en résonance-dissonance avec la pensée d'un Heidegger, Nishida... dynamise un vacillement de nos propres fondements qui dès lors se trans-forment : penser, il y a ! Quel site habitons-nous pour que ces pensées nous éveillent à penser ? Ne serait-ce pas celui qui inaugure une proximité qui ne rapproche pas, mais laisse advenir un entre singulier à la résonance : « *Ma* »<sup>13</sup>, , l'inter-vide ?

La rencontre de l'incompréhensible est-elle possible? Ou...serait-ce précisément la différence abyssale le point inaugural de la Rencontre lorsque différence et abysse métamorphosent le soi en *paysage* ?

Cette transformation notoire de la pensée heideggérienne se confirme dans « *Besinnung* » : « *Le Da-sein, non pas condition de possibilité ni fondement de la condition de possibilité de l'« homme » tel qu'il est donné là-devant maintenant, mais la coappartenance abyssale à l'éclaircie de l'Être.(estre),(die ab-gründige Zugehörigkeit in die Lichtung des Seyns)* »<sup>14</sup> Il semble que l'homme ne soit plus désormais l'éclaircie et, *de facto*, ouvert à l'ouverture de l'être. Il n'y a plus équivalence entre « homme » et « Da-sein ». « *Seuls ceux qui ont été amenés à leur propre sont en capacité de décider, (Nur Er-eignete vermögen zu entscheiden...)* c'est-à-dire ici sont en capacité de donner congé à la représentation et à la perception (à l'intuition, à l'intuitus) parce qu'ils sont résolus pour le projet qui se jette en toute liberté dans l'insistance (Inständigkeit) du Da-sein. Être-résolu (Entschlossenheit) ne signifie ici rien d'autre qu'être-prêt pour l'appropriement (Er-eignung), ce n'est jamais se mettre à faire quelque chose de son propre chef. »<sup>15</sup>

---

<sup>13</sup> : Cf. BERQUE Augustin, *Quelques mots de l'espace-temps nippon* in Katô Shûchi ou penser la diversité culturelle Ed. CNRS, 2012, p.54-62. Cf. la vidéo de ISOZAKI Arata, [On Ma](#).

<sup>14</sup> HEIDEGGER: Martin, *Méditation*, 1938-9, Gallimard, éd. électronique, 2019, p.315 ; *Besinnung*, GA 66, § 92 *Da-sein*, p. 321 : « *Da-sein nicht Bedingung der Möglichkeit und nicht Bedingungsgrund der Möglichkeit des »Menschen« als des jetzt vorhandenen, sondern die ab-gründige Zugehörigkeit in die Lichtung des Seyns...* (§91, p.321) *Das Da lichtet sich im Da-sein. Dieses aber west als das Beständnis des Inzwischen; welches Beständnis in die Zugehörigkeit zur Ereignung gründet.*» « Le Là s'éclaircit dans le Da-sein, dans l'être-Là. Le Da-sein déploie son essence en soutenant l'entre-deux, un soutien lui-même fondé dans la coappartenance à l'appropriement. p.315 »

<sup>15</sup> : Ibidem, p.313

J'adjoins la version originale pour éviter les mécompréhensions d'autant plus probables que les traducteurs ne se sont pas mis d'accord pour traduire de la même manière les mots clefs<sup>16</sup> qui ne se différencie quelquefois que par une lettre ou un trait d'union ; sans oublier que, dans la langue vernaculaire de Heidegger, Dasein ne veut pas dire *Dasein* ou Ereignis, *Ereignis*. Comment, au-delà d'une traduction, translater ce sens idiomatique, sans nous perdre pour autant dans l'insignifiant ?

Se profile clairement le nœud gordien que représente le cheminement de la *Daseinsanalytik*, nœud que la translation clinique convoque à ne pas trancher et dont le dénouement semble d'autant plus impossible que s'y enchevêtre de surcroît la pensée asiatique. Ce nœud gordien, il nous faut y entrer, voire y *pénétrer*<sup>17</sup> dans le dénuement pour que dénouage se fasse sans dénouement.

Laissons-nous porter par une pensée de Nishida :

*« L'autoéveil signifie que le soi se voit en soi. » Trois aspects du soi sont énoncés dans la formulation « le soi (1) se (2) voit en soi (3) ». Autrement dit, Nishida y met en évidence le soi en tant que « soi-noèse » (soi 1), le soi en tant que « soi-noème » (soi 2), de même que le soi en tant que « soi-lieu » (soi 3). Au niveau philosophique, cette définition de l'autoéveil signifie que le soi-noèse ou le soi subjectivé (soi 1) se voit en tant que soi-noème ou soi objectivé (soi 2), et ce, dans le soi-lieu (soi 3). Le soi-noèse est le soi de la conscience réflexive ou le soi pensant, tandis que le soi-noème est la conscience de soi en tant qu'elle est un objet d'analyse de la part du soi de la conscience réflexive. Quant au soi-lieu, il s'agit toujours du soi unique, mais sous une modalité où il est désormais à la fois désobjectivé et désobjectivé, si bien qu'il est en mesure de se faire le lieu de toute chose, dont lui-même.*

---

<sup>16</sup> : Ainsi Seyn est ici traduit par « Être » et non pas par « estre ». Comment comprendre « Er-eignete » par la traduction « ceux qui ont été amenés à leur propre » ou « Inständigkeit » par « insistance » lorsque F.Dastur propose « instance » : être dans la vérité de l'être dont le « in » renvoie au vieux verbe innan, « habiter » ou J. Stambaugh suggère « Indwelling » in *Heidegger and the Asian Thought*, p.87, svt. ? Je le comprends aussi comme se maintenir debout dans, endurer (la vérité de l'Être).

<sup>17</sup> : « Penser **pénètre** penser et voit penser : Il ne s'agit plus de pensée, mais du penser qui, passant à travers ce qui lui fait obstacle, à travers le crible qui ne saurait l'arrêter, ne fait que penser, fait halte sur le penser et se néantise. Voit penser signifie que le méditant ne voit rien, a été évacué. » **DOGEN**, *Uji, je suis temps*, tr. C Vacher, Encre Marine, 2019, p.77

*Il se trouve dans la direction des structures les plus englobantes de la logique de Nishida. »<sup>18</sup>*

Où nous emporte-t-elle, cette pensée ? Vers un dialogue interculturel<sup>19</sup> entre l'Occident et l'Orient et plus spécifiquement entre l'Allemagne et le Japon, entre Heidegger et l'École de Kyoto ; un dialogue interculturel dont il nous incombe également de questionner, en amont, les soubassements impérialistes : tant l'Allemagne que le Japon se sont réclamés « souverain penseur » pour l'humanité.

Entrecroisée avec celle de Heidegger et mon propre cheminement clinique, où nous emporte-t-elle, cette pensée nishidienne ? Vers une topologie, une pensée du *lieu-basho*, habité par un humain « à la fois désobjectivé et désobjectivé », rythmé par la polyphonie dodécaphonique du « néant »<sup>20</sup>, duquel pourrait sourdre – pour d'aucuns – l'écho du divin. Sans la présence des processus de néantisation, l'humain imminemment, tantôt sujet objectivant, tantôt son propre objet ne pourrait se dé/subjectiver et dés/objectiver. Harmoniser ces processus de néantisation en appelle à la pratique d'une voie pour ne pas se gargariser de discours et de théorisations éthérées qui renforcent, à son insu, l'ego de l'érudit.

---

<sup>18</sup> : NISHIDA Kitaro, *La détermination du néant marquée par l'autoéveil*, tr. J. Tremblay, Chisokudo, 2019, Introduction de la traductrice, p.18

<sup>19</sup> : HEINE Steven, *Existential and Ontological Dimension of Time in Dôgen and Heidegger*, NY Press, 1985. Cf. les publications de Bernard Stevens et Françoise Dastur.

<sup>20</sup> : "la relative indistinction entre néant et vacuité chez Nishida est levée par Nishitani lorsque celui-ci met en relief, dans la notion de néant, sa dépendance dialectique par rapport à la notion d'être : le néant est toujours compris par négation – logique ou grammaticale – de l'être ou de l'étant. Tandis que la vacuité, qui traduit plus exactement le terme sanscrit sunyatâ, exprime plus adéquatement la part d'épreuve existentielle inhérente à la pleine compréhension de la réalité. Alors que le néant est relatif à l'étant dont il est la négation, la vacuité est absolue, c'est le néant absolu qui – à l'instar de la doctrine bouddhique de la mêmeté de samsâra (生死輪廻 shôji rinne) et nirvâna (涅槃 nehan) – est saisissable à même l'être de l'étant (有)." STEVENS Bernard, *Heidegger et l'école de Kyoto*, Cerf, 2020, p. 72



Tout comme celle de Heidegger, la pensée de Nishida évolue : de « l'expérience pure » matinale à la pensée tardive du « Lieu ».

« Basho ne fournit pas le support présent d'un substrat ou d'une substance stable... Sans être le support ou sujet d'une interprétation, basho accueille cependant tous les contenus de conscience auxquels il donne lieu. Basho-khōra n'a pas d'essence car il/elle n'est pas de l'ordre de l'essentialité ou de l'idéalité : informe, sans propriété, sans détermination, sans identité à soi. Son essence est de n'en point avoir. Elle/il n'est rien de définissable. Ce ne-pas-être annonce quelque chose comme une ontologie négative ou une néantologie qui permettrait de repenser le donner (geben) du « il y a » (es gibt) aussi bien que le recevoir du « réceptacle » ou « porte-empreinte », un donner et un recevoir qui donnent à penser et qui donnent lieu à cela qu'on leur attribue mais sans que cela ne soit leur attribut... Nishida parlera de « logique du basho du néant » (無の場所的論理 mu no bashoteki ronri), comme nature la plus intime du site transcendantal que basho entend viser. »<sup>21</sup>

Mū – Néant - Calligraphie de Nishida

N'ayez crainte ! Je n'ai pas perdu le fil de la clinique ou, du moins, de ce qui se partage, jour après jour, lors de nos « dialogues existentiels ». En effet, ces penseurs m'ont permis de penser et surmonter de nombreuses impasses et errances humaines qui frappaient d'impuissance une psychiatrie trop rationnelle, focalisée sur des chaînes causales, l'identité, un soi inféodé à une temporalité fragmentée et ancré dans une réalité structurée par la conscience.<sup>22</sup>

Après avoir senti et éprouvé (l'intériorité) quelque chose qui se donne (l'extériorité), la tentative de l'exprimer s'échoue-t-elle inexorablement en représentation (*Vorstellung*) ou peut-elle surgir comme présentation (*Darstellung*) ? Cette question débattue phénoménologiquement – mon accès au réel, aux modes divers de donations, l'apparaître, la réceptivité, l'expression – ne divise pas seulement Husserl et Heidegger, mais bon nombre d'entre nous, qu'ils se la posent ou non, la question.

Kū – Vacuité - Calligraphie de Hisamatsu

---

<sup>21</sup> : Ibidem, p.85

<sup>22</sup> : « Sur le plan de la conscience, il nous est impossible d'atteindre le mode d'être des choses telles qu'elle sont... » **Nishitani K.**, Qu'est-ce que la religion, Ed. Cerf, 2017, p33 ( Tr. B. Stevens)

Cette question ou celles posées par Kant : *Que puis-je savoir* (Quelles sont les limites de la connaissance, à différencier du pensable ?) ? *Que dois-je faire ? Qu'est-ce que je peux espérer ? Qu'est-ce que l'homme ?*<sup>23</sup>

Puis-je proposer un accompagnement clinique, certes pensable, mais qui se situe en dehors des limites du connaissable, puisque non étayé par une perception du sensible, par une intuition sensible ?

Heidegger introduit son livre « *Introduction à la métaphysique* » par la question fondamentale de la métaphysique : « *Pourquoi donc y a-t-il l'étant et non pas plutôt rien ?* »<sup>24</sup> Il ne s'agit pas de questionner tel étant ou tel autre, d'en faire une liste exhaustive, mais de questionner « *l'étant en totalité comme tel* »<sup>25</sup>, d'en chercher le fondement :

« *Chercher le fondement, chercher le fond, cela signifie : approfondir. Ce qui est mis en question vient se rapporter à son fondement, à son fond. Seulement, du fait du questionner lui-même, ceci reste ouvert, savoir si ce fondement fonde véritablement, réalise la fondation, si c'est un fondement originnaire (Ur-grund), ou bien si ce fondement refuse toute fondation, si c'est un abîme, un fond abyssal (Ab-grund), ou encore si ce fondement n'est ni l'un ni l'autre, mais donne seulement l'illusion, peut-être nécessaire, de fondation, si c'est un fond qui n'en est pas un, un pseudo-fondement (Un-grund)... Cette question s'efforce vers le profond.* »<sup>26</sup>

Si nous souhaitons vraiment pénétrer l'abyssal au péril de soi, « *nous faisons l'expérience que cette question éminente sur le pourquoi a son fondement dans un saut (Sprung) par lequel l'homme quitte d'un bond toute la sécurité antérieure, qu'elle ait été authentique ou présumée... Notre questionner n'est pas encore le saut ; pour qu'il le soit il faut encore qu'il se transforme ; [Ce saut] fait surgir son propre fondement,... un surgissement originnaire (Ur-sprung) : le se-faire-surgir-le-fondement.* »<sup>27</sup>

---

<sup>23</sup> : Cf. le travail remarquable de J. HABERMAS, *Histoire de la philosophie*, 2019, Gallimard, 2021, p.11... « savoir ce que la philosophie peut et doit se croire capable... »

<sup>24</sup> : HEIDEGGER Martin, *Introduction à la métaphysique*, Tr. Kahn, 1935, PUF, 1958, p. 7

<sup>25</sup> : Ibidem, p. 9

<sup>26</sup> : Ibidem, p 9

<sup>27</sup> : Ibidem, p 12

Vient un moment où le clinicien se doit d'endurer le saut, vient un moment où un être ne pose plus ses pas dans ceux qui font encore trace, mais entre dans l'inconnu, l'*Unheimlich*, en quittant sa maison, sa zone de confort, les sentinelles de sa sécurité. Il laisse pulser – systole-diastole – cette pensée insigne qui n'est pas sienne ; la laisse s'émulsionner de toutes celles qui firent évènement :

Au fil et dans l'écart  
du déploiement  
heideggérien et  
extrême-oriental, le

questionner leibnizien - « *pourquoi y a-t-il quelque chose plutôt que rien ?* » - questionne le questionneur quant à sa manière de voir le monde et de situer l'étant dans la contrée ou non du rien, du néant. Qu'en est-il de cette relation entre l'étant et le néant ? Pourquoi mettre l'étant en exergue au détriment du néant ? Pourquoi les opposer et faire valoir le principe de non-contradiction : soit l'un, soit l'autre ? Qu'en est-il de ce « plutôt » ? N'est-ce pas devenu évident que l'être propre de tout étant est de néantiser, se néantiser ou d'être néantisé ? ... de tout étant, y compris nous-même, y compris ce « soi » qui questionne. Lorsque cet étant est vivant, la néantisation prend, *in fine*, la guise de la mort. « *Je pense, quant à moi, que la réalité de la contradiction radicale de l'existence de notre soi consiste surtout dans la prise de conscience de la mort* »<sup>28</sup> Pensée asymptotique que celle de Nishida se rapprochant de celle de Heidegger mais ne la rejoignant pas. Ne serait-ce pas à l'orée de ce lieu critique – de cet « entre » où de la plus grande proximité s'amorce la distanciation – que de l'écoute peut surgir, à notre insu, une parole soutenante ?

行 到 水 窮 處  
坐 看 雲 起 時  
« Marcher – jusqu'au lieu – où l'eau prend sa source  
S'asseoir – attendre le moment – où naissent les nuages »  
Wang Wei  
L'infini 95 - Heidegger : Le danger en l'Être – Gallimard – p.3

„Der Tod ist als der Schrein des Nichts das Gebirg des Seins.“<sup>29</sup>

Martin Heidegger, Das Ding

---

<sup>28</sup> : NISHIDA Kitaro, *Logique du lieu et vision religieuse du monde*, in Revue Philosophique de Louvain, N°1 Février 1999, p.99

<sup>29</sup> : La mort, en tant que sanctuaire du néant, est le refuge cordilléran de l'Être. GA79, p.18. Ge-birg : à la fois chaîne de montagnes et ce qui est caché.

Contradiction radicale que celle de ce « soi » forme & informe ! Il « est » et « n'est pas » à la fois ; il accède à lui-même en se néantisant. Ne l'avons-nous pas tous déjà vécue, cette sensation ambiguë d'être et de pas être ? « *Connaitre le néant du soi n'est pas la même chose que de le considérer comme un néant.* »<sup>30</sup> Cette distinction, capitale, essentielle, esquisse une frontière entre « *éveil à soi* » et souffrances pathognomoniques, une différenciation entre néant et *néant*. Y aurait-t-il un cheminement universel d'humanisation de l'étant vivant que nous sommes ? Devrait-il y avoir un ? Il me semble que la relation qu'entretient un individu, une société ou une époque avec la dynamique *fondative* du néant décide de l'orientation de son fond : *Ungrund*, *Abgrund* ou *Urgrund*. Durant ma vie, j'ai pris conscience combien un « soi » infatué de lui-même néantisait bien plus l'environnement qu'un « soi » ayant enduré moult néantisations sans pour autant « *se considérer comme un néant* ». A chacune et chacun, son rythme, ses choix, ses épreuves, ses rencontres, ses décisions, ses limites, ses refus, son cheminement, émaillés d'aléatoire, d'accidentel. Puis-je simplement préciser que cette citation nourrit ma méditation :

« *Basho... cet « inter » (plutôt que « entre ») [cet interrelationnel du connaissant, du connu et du connaître] – qui n'est rien de précis, qui n'est donc en somme « rien », et qui englobe a priori les termes réunis plutôt qu'il ne les relie a posteriori par le jugement – est le site global de la structuration du savoir. Il signifie l'intimité de l'être-rapporté l'un à l'autre que présuppose toute re-présentation d'un objet par un sujet connaissant. La connaissance ici n'est plus celle d'un objet par un sujet, mais dans le connaître du lieu (basho) c'est le lieu « basho » qui se connaît, s'aperçoit lui-même au fil d'une clarification du jeu de miroirs entre tous les éléments ou moments qui sont en relation et qui « se voient » dans le reflet qu'ils se renvoient l'un à l'autre. Basho s'éveille à soi, il connaît l'éveil à soi (自覚 jikaku) et s'y voit. Il voit notamment que le moi substantiel en lui s'est abîmé et n'est plus rien, s'est vidé de sa substance pour révéler sa nature de pure vacuité ou néant absolu. Ce lieu du néant au fond du soi est le site où la conscience, en deçà du cogito constructiviste et représentant, peut rejoindre la chose dans sa talité, la vérité des choses et du monde »<sup>31</sup>*

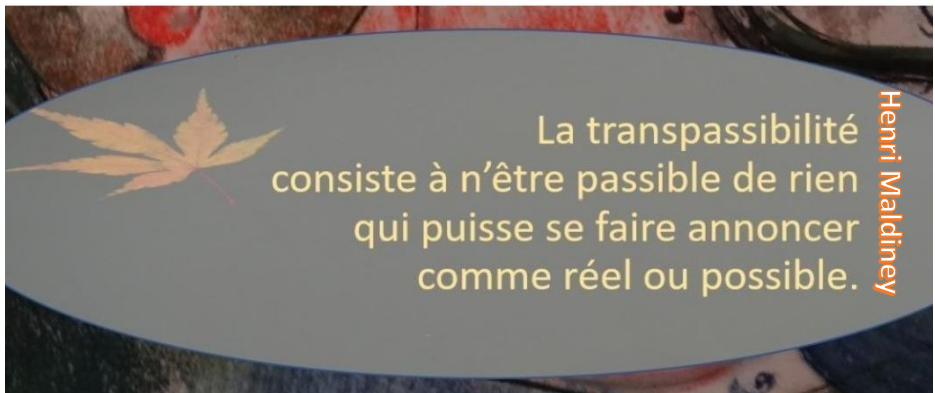
---

<sup>30</sup> : Ibidem, p.100

<sup>31</sup> : STEVENS Bernard, *Op.Cit.*, p.98

Sans cesse s'éveille la présence d'Henri Maldiney dont la pensée ne s'est pas donnée via le livre, mais via sa personne en chair et en os, via des voyages, des séjours en son lieu de vie, des échanges, des regards et le silence de la nuit éclairé par un candélabre en sa main . « *Nous n'existons que rarement, nous sommes constamment,* me disait-il, *nous ne pouvons nous maintenir dans l'Ouvert.*<sup>32</sup> » N'en va-t-il pas de même pour « *ce lieu du néant au fond du soi... où la conscience peut rejoindre la vérité des choses et du monde* » ? Autant de lieux insignes – l'intime, un de plus – que nous habitons de notre impuissance à y séjourner.

Maldiney, Heidegger, Nishida parmi d'autres rencontres éminentes *pénètrent* de leur vécus et transconcepts l'intimité de mes propres sensations en leur insufflant, au passage, non un sens ou des signifiants, mais Sphoṭa (स्फोट). Ils rendent manifeste ce qui demeurait concurremment enfouis et perturbateur. N'est-ce pas un fondement clinique que de rendre manifeste l'enfoui qui résonne/dissone des profondeurs : laisser infuser en nos consciences ce qui se refuse en nous ?



---

<sup>32</sup> : **MALDINEY** Henri, *Op. Cit.*, p.341 : « *Qu'est-ce que comprendre ? C'est une façon éminente et originaire d'être le là de ce dont il retourne dans l'événement sans préalable de l'apparaître. Apparaître, c'est se manifester en soi-même dans l'Ouvert... « En soi-même ».* « *Dans l'Ouvert* » Les deux en un. *C'est s'ouvrir dans la déchirure de sa propre opacité et surgir dans le jour de la déchirure : l'Ouvert.* »

Il s'agit, comme Heidegger le souligne, d'un « λεγειν », d'une parole qui « amène à la présence quelque chose qui auparavant était présent en tant qu'absent, » ce qui enjoint à l'écouter-parlant de demeurer éveillés au Rien.

Ces pensées, tout aussi absconses, hermétiques ou abstraites puissent-elles paraître, éclairent les impasses ténébreuses tant des patients que je rencontre que les miennes... interrompant cette écriture pour une consultation, F. me demande à brûle-pourpoint : - « *Que faire dans ce monde quand je sens qu'il y a plus que de l'humain en l'humain ? C'est pourquoi je viens vous voir. Comment se fait-il que des clients qui ont très bien réussi dans leurs affaires s'effondrent dans leur vie privée ?* » Autre moment, autre personne : « *Je perçois toute l'ampleur de l'indicible mais ne veux ou ne peux m'y résoudre* ».

Je m'aventure sur un chemin de crête, une *ligne de risque* en tentant « *une mise en continuité de l'intérieur et de l'extérieur sans que jamais un bord ne soit franchi.* »<sup>33</sup> Quand le néant a été vécu comme une dévastation ou le vide, « *l'âpre échancre du vide* »<sup>34</sup> comme un désespoir c.à.d. un effondrement radical, le cheminement méditatif du « *néant au fond du soi* » ou celui de la « *vacuité* » semble impossible tant ces possibles sont *dépossibilités* par notre histoire et le comment nous nous la représentons.

Pourquoi, à l'automne de mon cheminement existentiel, « *penser une différence qui ne se laisse pas réduire, même asymptotiquement, à une identité* [s'impose-t-il ou ressentir le besoin de chercher], *comme le dit Blanchot, à nouer un rapport avec ce qui n'a pas de rapport* »<sup>35</sup> ?

---

<sup>33</sup> : MILLOT Catherine, *S'établir dans un libre rien*, in « Ligne de risque », Collectif, Gallimard, 2005, p. 137

<sup>34</sup> : BLANCHOT Maurice, *L'entretien infini*, 1969, Gallimard, 2006, p. 593 : « *détacher le réel de son origine, c'est cela, vivre dans le monde moderne... l'origine elle-même, excluant dans son antériorité insaisissable tout ce qui naît d'elle, est, plutôt que l'être, ce qui s'en détourne, l'âpre échancre du vide d'où tout surgit et où tout sombre, le jeu même de la différence indifférente entre Surgir et Sombrier.* »

<sup>35</sup> : ZARADER Marlène, *Le rien, le neutre, la mort*, in *Ligne de risque*, Op.Cit., p. 148

Pourquoi, de surcroît, ne pas en rester là ? Pourquoi entrelacer ce cheminement existentiel au cheminement clinique ? Serais-je mélancolique, perclus d'idéalisme romantique ou enivré par quelque fragrance mystique ? Le patient principal du thérapeute serait-il lui-même ? Peut-être ! Certainement ! Mais ce serait en vain, illusoire si une altérité ne le conduisait vers ces *Holswege* aperturax. Il s'agit de faire-chemin avec ces *alter ego* partageant une différence inidentifiable et se perdant pareillement dans le chaos sémantique de ces transconcepts qui, tout en leur paraissant *fondatifs*, demeurent d'autant plus obscurs, impénétrables qu'ils sont interprétés différemment par les uns et par les autres : vide, néant, rien, vacuité, être, dieu(x)... Conséquence inévitable puisqu'en tant que transconcepts, ils ne sont pas définissables. Devrions-nous les taire, comme le suggère Wittgenstein<sup>36</sup> ? Y a-t-il des liens à tisser entre le vide blanchotien « *d'où tout surgit et où tout sombre* » et celui de Nishitani : « ...notre manière d'être à nous lorsque nous nous tenons en ce champ, en notre « en-soi », lorsque nous sommes rentrés à la « source » de nous-mêmes, en somme, s'établit dans un horizon où « restant à l'extérieur du vide, on ne pénètre pas le monde ; et restant à l'extérieur du monde, on ne pénètre pas le vide ; pour quelle raison ? parce qu'il n'y a pas de différence entre le vide et le monde ». Un horizon où « habiter le monde, c'est habiter le vide »<sup>37</sup>.

Il y a certains êtres pour qui il y va essentiellement en leur être de l'Être, du Rien, du Néant, du Vide, des dieux, de Dieu, du sacré. Il y a des êtres pour qui il y va plus fondativement en leur être de ce qui ne relève pas de l'étant. Il y a des êtres qui semblent nous imposer « *un troisième genre que le modèle intelligible et son imitation visible* », qui semblent « nous conduire de force devant un genre difficile et obscur, qu'il nous [faut] entreprendre d'élucider par nos paroles. »<sup>38</sup> Il y a des êtres pour qui il y va vitalemment en leur être d'une donation ineffable dont la langue s'est évanouie dans la nuit des temps. Certains penseurs, poètes et artistes l'exhument sans pour autant devenir (trop) mystiques ou ésotériques.

---

<sup>36</sup> : WITTGENSTEIN, *Tractatus logico-philosophicus* (1921), « 7. Ce dont on ne peut parler, il faut le taire. »

<sup>37</sup> : NISHITANI Keiji, *Qu'est-ce que la religion ?*, Tr. B. Stevens, Ed. Cerf, 2017, p.222

<sup>38</sup> : PLATON cité par Bernard Stevens, *Op. Cit.*, p.94

Dans la contrée de ces penseurs, poètes et artistes appert un site, un lieu où se suspendent l'errance, le fourvoisement et le simulacre de ceux pour qui, en leur être, ne subsistait que la *désestration*.<sup>39</sup> Ce n'est pas, pour ma part, à la fin d'une cure que s'est opéré le « *désêtre* »<sup>40</sup> mais au terme d'une méditation du fondement de la cure. Aujourd'hui, l'analyste que j'ai peut-être été devient co-arpenteur de cette contrée qu'ils inaugurent.

Quel impossible s'agit-il de *transpossibiliser*, me suis-je demandé ? Au décès d'Henri Maldiney, le 6 décembre 2013, me sont venus en rêve les impasses et souffrances suscitées par nos manières déséquilibrées et déséquilibrantes d'appréhender les trois dimensions essentielles de l'existence humaine : **l'étant, le néant, l'Être**. L'impossible à *transpossibiliser*, ne serait-ce pas de les harmoniser ? C'est ainsi qu'a surgi [L'ENTRE-TROIS EXISTENTIAL©](#). Il nous convoque à habiter un *Lieu*, ouvert où gravitent le réel, l'imaginaire et des instances symboliques qui s'entrechoquent à l'étant, au néant et à l'Être, suscitant des séjours existentiels plus ou moins dynamiques, métastables et soutenant ; un « où » instaurateur d'un fond phénoménalisant, au rythme de l'Instant, une voie en ce monde. Afin de pouvoir entrer en résonance/dissonance avec la motilité, voire la turbulence de cet "entre", afin de pouvoir y méditer l'ondoisement de nos vies que nous devrions moduler constamment, j'invite, à nos côtés, un soi auxiliaire à nul autre pareil : L'ŒUVRER ARTISTIQUE, non pas une œuvre d'art ou un artiste spécifique mais précisément l'œuvrer artistique, en tous temps et tous lieux. Fond et formes, sans-forme et fond-originel s'interpénètrent pour nous permettre d'habiter le *fond-abysal* de la vie.

„Dieses enteignende ereignen ist Spiegel-Spiel des Gevierts... Wir nennen das ereignende Spiegel-Spiel der Einfalt von Erde und Himmel, Göttlichen und Sterblichen die Welt. Welt west, indem sie weltet.“

Heidegger – Das Ding – GA79, p.18-9

---

<sup>39</sup> : néologisme construit tout comme « *désestrée* » mais substantivé.

<sup>40</sup> : terme créé par Lacan dans le séminaire « L'acte psychanalytique » pour désigner le devenir de l'analyste à la fin de la cure.



La phénoménalisation de l'étant ne néantise en rien le néant.



Quelques écrits essentiels de Martin Heidegger entre 1936 et 1949

1936-38 : *Beiträge zur Philosophie (Vom Ereignis)*, GA 65

1938-39 : *Besinnung*, GA 66 ; *Die Negativität. Eine Auseinandersetzung mit Hegel aus dem Ansatz der Negativität*, GA 68 ;

1941-42 : *Das Ereignis*, GA 71 ; 1942 : *Hölderlins Hymne « Der Ister »*, GA 53

1944-45 : *Ἀγγιβασίη. Ein Gespräch selbtritt auf einem Feldweg zwischen einem Forscher, einem Gelehrten und einem Weisen et Abendgespräch in einem Kriegsgefangenenlager in Russland zwischen einem Jüngeren und einem Älteren*, GA 77

1946 : *Brief über den Humanismus*, GA 9

1939-47 : *Aus der Erfahrung des Denkens*, GA 13 et 81

1949 : *Einblick in das was ist* [cycle de conférences de Brême] : *Das Ding, Das Ge-Stell, Die Gefahr, Die Kehre*, GA 79

L'article « L'entre-trois existential » : <https://artdo.be/l'entre-trois-existential>

Références bibliographiques complètes : <https://artdo.be/bibliographie>